Zeitschrift: Générations plus : bien vivre son âge
Herausgeber: Générations
Band: - (2009)
Heft: 3

Artikel: Les photos de classe sont éternelles
Autor: Probst, Jean-Robert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-832216

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Clic-clac! Les photographes ne sourient plus. L'avènement des appareils numériques menace la tradition. Sauf si les professionnels se réinventent, car...

Les photos de classe sont **éternelles**

Wolfodja Jentsch

Depuis quarante ans, Eric Cuennet parcourt la Suisse romande pour réaliser des photos de classe. Il regrette le bon vieux temps, quand les photographes étaient respectés et travaillaient dans des conditions idéales.

Souvenez-vous: c'était un jour de printemps. Vous aviez mis vos habits du dimanche et aviez pris place à votre pupitre, impeccablement rangé. Le maître avait noué une cravate sous sa blouse grise et s'était installé au fond de la classe. Devant, à sa place, le photographe procédait aux ultimes réglages. «Attention, le petit oiseau va sortir!» Il fallait alors attendre deux bonnes semaines, avant de recevoir la photo en noir et blanc, qui allait faire la fierté de vos parents et alimenter vos futurs souvenirs.

Aujourd'hui, les temps sont durs pour les photographes de classes. «Le métier est foutu, constate Pierre Koella, de Froideville, dans le Jorat vaudois. Depuis l'apparition des appareils numériques, il y a une dizaine d'années, c'est la débandade, il n'y a presque plus de travail pour nous…» A 69 ans, le photographe qui sillonnait toute la Suisse romande entre avril et juin pour immortaliser des centaines de classes est amer. «Je ne peux pas vivre avec ma maigre rente AVS, alors je me bats pour décrocher quelques contrats, mais je sens que je vais craquer…»

En avril dernier, le directeur des écoles de Rolle lui a annoncé qu'il avait formé un enseignant pour prendre les photos de classe. «C'est une concurrence déloyale. Je ne vais pas donner des cours de géographie aux gosses de mon village!»

Il n'est pas le seul à souffrir de la situation. En moins de dix ans, 300 photographes ont définitivement rangé leurs appareils, principalement dans le canton de Vaud, où les patentes ne sont plus nécessaires pour tirer le portrait des écoliers. Grâce aux appareils numériques, n'importe qui peut s'improviser photographe. Dans les écoles, les enseignants se substituent souvent aux professionnels. Explications: «Les dernières images prises par un photographe de métier n'étaient pas de très bonne qualité et elles coûtaient cher, déclare Martine Seychaud, jeune retraitée de l'enseignement. Une enseignante des petites classes fait tout aussi bien, son mari tire les photos sur une imprimante et chaque document nous revient à 2 francs 50 au lieu de 7 ou 8 francs. L'argent récolté va dans la caisse de classe.»

Genevois protégés

Etabli à Fribourg depuis une trentaine d'années, Eric Cuennet, 62 ans, se souvient également des années d'or de la photo. «Photographier les écoliers représente encore un petit tiers de mes revenus, mais cela diminue d'année en année. Je suis très pessimiste depuis que les profs font eux-mêmes leurs clichés. Dans dix ans, notre métier aura disparu.» Le professionnel évoque le bon vieux temps, avec un brin de nostalgie. «Les enfants obéissaient aux enseignants et je pouvais faire mon travail dans des conditions idéales. Le photographe de classe était respecté.»

Cette année, Eric Cuennet continue pourtant à parcourir le canton de Fribourg et les villages vaudois entre avril et juin. Mais il ne se rend plus à Neuchâtel ou dans le Jura depuis belle lurette. «Pour obtenir le droit de faire des images, il faut flatter les enseignants, puis courir d'un collège à l'autre et tenir tête aux enfants au moment de la prise de vue. Cela engendre beaucoup de stress.» Le métier va-t-il disparaître avec le départ à la retraite des anciens photographes? Pas si sûr!

Dans le canton de Genève, les photographes sont protégés par une convention avec le Département de l'instruction publique. Vingt-cinq professionnels se partagent les classes du canton. Etabli à Carouge, Fabrice Piraud a choisi ce créneau, il y a quatre ans. «Nous devons présenter un certificat de bonne vie et mœurs et un diplôme de photographe. En contrepartie, les enseignants genevois ont l'interdiction de faire des photos de classe avec leurs appareils numériques.» Il existe à Genève un certain nombre de restrictions liées à la protection des données. «Par exemple, il nous est interdit de prendre des images individuelles, ainsi que de publier celles où les enfants sont identifiables.» La photo de classe représente une activité saisonnière pour Fabrice Piraud. «Elle

m'occupe trois mois, mais c'est un apport important.» Face aux classes turbulentes, le photographe, en fin psychologue, a mis au point une technique imparable. «Tous les enfants adorent faire des grimaces ou les cornes au voisin. Je prends plusieurs photos et, pour l'une d'entre elles seulement, je les autorise à faire les clowns. Ils sont contents et moi aussi…»

La résistance s'organise

Peu à peu, la résistance s'organise du côté des photographes. A Lausanne, Jean-Charles Fornasier, qui a pris la succession de Jacques Capt (un célèbre photographe de classes), se bat avec l'énergie de sa jeunesse. «Quand j'ai vu la qualité médiocre de la photo de classe de ma fille, qu'un enseignant avait prise, je me suis dit que tout n'était pas perdu. J'ai proposé à tous les profs de son collège de faire le traditionnel portrait de groupe l'année suivante et ils ont été d'accord. Le résultat leur a plu, certains enseignants en ont parlé à des collègues d'autres communes et j'ai obtenu plusieurs contrats. En avril dernier, j'ai fait une campagne de pub dans plusieurs écoles vaudoises en espérant de nouveaux engagements. De toute façon, pour moi, il ne s'agit que d'un appoint. De nos jours, il faut savoir se diversifier.»

Jean-Charles Fornasier met aussi à profit les derniers progrès techniques. «Après les prises de vue, j'envoie mes documents numériques directement en ligne à un laboratoire professionnel ou en réseau à un ami. Cela me fait gagner un temps précieux par rapport aux anciens tirages. Et puis, avec les retouches à l'ordinateur, on obtient une qualité parfaite.»

A Villars, Patrick Jantet, photographe spécialisé dans la photo de montagne et de ski, s'est également remis en question afin de sauver son entreprise (lire encadré). Les nouveaux venus sur le marché de la photo ont en commun d'utiliser les dernières technologies pour se faire une petite place au soleil. Leur objectif premier étant de dépoussiérer une profession en pleine mutation.

Le poids des souvenirs

Les temps changent, les mentalités aussi et les techniques de prise de vue ont évolué. Mais, la traditionnelle photo de classe n'est pas forcément moribonde. Il suffit de remarquer la petite lumière qui s'allume dans les yeux d'une maman découvrant sa progéniture figée dans un beau sourire, sur papier glacé. Ou de constater le succès que remporte la rubrique «Perdu de vue» publiée chaque semaine dans *Migros Magazine*.

Toutes générations confondues, nous fonctionnons sur le mode de la nostalgie. En fouillant dans les vieux albums, vous retrouverez certainement la photo de classe de vos dix ans. Des émotions oubliées et des souvenirs enfouis remonteront à la surface: tiens, que sont devenus ces camarades de classe? Comment s'appelait ce copain aux oreilles décollées ou cette fille au grand sourire qui faisait naître les premiers émois chez tous les garçons?

Une photo de classe, c'est plus qu'un document sur papier glacé. C'est en résumé une somme d'histoires de vie. A raison d'une histoire par écolier, cela représente une sacrée bibliothèque.

Jean-Robert Probst

Wollodja Jentsch

Wollodja Jentsch

Mieux que la photo de classe, Patrick Jantet a remis au goût du jour et modernisé la photo d'école. Il réunit plusieurs centaine d'élèves sur le même cliché, avant de les immortaliser individuellement.

L'avenir appartient aux créatifs

Patrick Jantet, photographe à Villars depuis 30 ans, a considérablement développé son affaire ces dix dernières années, passant de trois à treize employés durant la «saison des photos de classe». Pourtant, il le reconnaît, «le métier s'est transformé et les photographes de plaine, qui avaient misé sur ce type de cliché et le développement des films, ont subi de plein fouet l'arrivée des premiers appareils numériques». Plutôt que se lamenter, Patrick Jantet a mis au point avec un ami informaticien un logiciel unique en Suisse. Outre la traditionnelle image de la classe, le nouveau logiciel permet de décliner les photos à l'infini. Chaque élève est photographié individuellement, les parents se voient aussi proposer un trombinoscope de la classe, avec nom et prénom, des portraits déclinés en plusieurs formats et même en calendrier illustré. Une photo au format 18/24 coûte 10 francs. Mais pour 25 francs, on acquiert le multipack. A la tête de sa petite entreprise, il sillonne toute la Suisse romande. Quand on lui demande comment il voit l'avenir de la photo de classe, il répond sans hésiter: «Elle existera, tant qu'il y aura des enfants…»

Métier disparu depuis longtemps du Jura

Chaque canton gère à sa manière la question des photos de classe. A Genève, une convention a été signée entre le DIP et les photographes professionnels. En Valais, où le statut de monopole a été levé il y a cinq ans, la gestion des photographes revient aux commissions scolaires. «On intervient s'il y a des problèmes de concurrence», précise Michel Betrison, chef de service adjoint au DIP. A Fribourg, les photographes doivent obtenir l'autorisation de l'Office du commerce et de la commission scolaire. «Souvent, ce sont les enseignants qui prenne les clichés», avoue Patrice Borcard, responsable de la communication au DIP. Dans le canton de Vaud règne une certaine anarchie depuis que les enseignants ont l'autorisation de faire eux-mêmes la photo de classe. A Neuchâtel, on se montre très sensible dans le domaine de la protection des données et ce sont les directeurs des écoles qui choisissent les photographes. Enfin, Louis Willemin, responsable de la gestion des écoles du Jura se veut arrangeant. «Les enseignants sont libres de prendre les photos de classe. Un photographe professionnel pourrait faire ses offres auprès des directeurs des écoles. Mais ils ont disparu du Jura depuis longtemps…»